

Dossier de demande de bourse CNL

Fabrice Vigne, juin 2019

« Ainsi parlait Nanabozo »

Motivation de la demande (1000 signes minimum)

L'idée de ce livre est née il y a deux ans et demi. Sur le moment j'ai cru qu'il serait un roman court, une petite blague, à la limite une grosse nouvelle, que j'allais boucler en quelques semaines pour passer à autre chose. Mais depuis deux ans et demi, plus je travaille, plus il grossit, se ramifie et me réclame un travail insoupçonné de documentation, de développement notamment des personnages secondaires, d'architecture romanesque, et de ton juste à trouver (la façon de parler du narrateur est très singulière).

Le roman vient d'atteindre les 400 000 signes, chiffre considérable à ma mesure personnelle (aucun de mes livres antérieurs n'ayant dépassé les 300 000), la petite blague est devenue une blague gigantesque et je suis loin d'en avoir terminé, j'estime qu'il me manque encore un tiers du livre, soit, au rythme où je travaille, au moins un an.

Je me suis décidé sur le tard à demander une aide au CNL à la fois pour le soutien matériel (la bourse me permettrait de solliciter un temps partiel à mon employeur afin de donner le dernier coup de collier dans de bonnes conditions) et pour le soutien symbolique (à ce stade, une reconnaissance serait la bienvenue, savoir que quelqu'un attend ce livre m'aiderait à en venir à bout - faute de quoi je serais bien capable de le prolonger plusieurs années encore). En outre c'est maintenant que je ressens l'envie de parler de ce projet à quelqu'un.

Présentation détaillée du projet

Le 7 janvier 2015 paraissait mon dernier livre de fiction en date ("Fatale Spirale", ed. Sarbacane). Le même jour avait lieu l'attentat sanglant de Charlie Hebdo. Cet événement, ainsi que

les attentats suivants de 2015, m'ont laminé, comme beaucoup d'autres. Je ne m'en suis pour ainsi dire jamais remis, parce que j'avais et j'ai toujours la conscience aigüe que la société française elle-même ne s'en remettrait pas.

Conséquence directe : j'ai cessé d'écrire de la fiction. Publier un roman de plus, à quoi bon puisque les attentats avaient eu lieu, puisque d'autres allaient tomber. J'ai écrit alors d'autres choses, des textes plus personnels, des souvenirs, des témoignages que je recueillais, et souvent je n'écrivais rien du tout. Il m'a fallu deux ans pour ressentir à nouveau la nécessité d'écrire de la fiction. C'est début 2017 que m'est venue l'étincelle de ce roman, "Ainsi parlait Nanabozo". De quoi allait-il parler, de quoi voulais-je parler, de quoi en fin de compte fallait-il parler ?

De religion. Et j'en suis le premier surpris. J'appartiens à une génération, à une époque, et à un milieu où la religion, littéralement, n'était "pas un problème", en ce temps-là il y avait ceux qui croyaient, ceux qui ne croyaient pas, et voilà tout, on n'y pensait pas trop. L'année 2015 est celle où la religion est devenue un problème, puisqu'elle a tué de façon massive et spectaculaire, nous obligeant dès lors à penser à elle. Il m'a donc fallu un temps extrêmement long, deux années de rumination, puis, après l'étincelle, deux autres années de travail romanesque et stylistique pour mettre en chantier ce roman explicitement "post-2015", roman qui tente d'inventer une manière acceptable de raconter une bonne histoire à base de faits religieux.

Le synopsis : les protagonistes sont des lycéens fascinés et amusés par un de leur camarades de classe, farfelu, imaginaire, charismatique et impénétrable (il n'est pas le narrateur et par conséquent on ne connaîtra jamais son intériorité). Celui-ci, à la faveur d'événements peut-être dus au simple hasard et au pur plaisir de jouer la comédie, d'improviser en public, devient le gourou d'une secte dont les autres personnages sont les

membres. Le narrateur, esprit rationnel, mathématicien, scientifique, et surtout grand observateur de ce qui l'entoure pour cause de légère inadaptation sociale, s'adresse tout au long du roman à un interlocuteur non nommé (substitut du lecteur en personne) qu'il tutoie, et lui fait part de tout ce dont il a été témoin.

Le roman couvre de nombreux thèmes secondaires, tournant principalement autour de la psychologie et la sociologie propres aux adolescents, y compris sur leurs prolongements technologiques ou politiques. Mais il est évident que la religion est le premier "sujet", avec ce qu'elle apporte d'imaginaire, de sens, de sociabilité, d'identité, de valeurs, de sagesse, de construction de soi dans le groupe... et de destruction, parfois, d'exclusion, de violence. Comme je n'ai jamais eu l'intention d'écrire un roman explicitement "engagé", ni littéralement édifiant, ni basé sur des faits réels, il n'est presque à aucun moment question de l'Islam, ni des autres monothéismes qui "dominent le marché" comme le dit pour plaisanter l'un des personnages. La secte au cœur de l'intrigue est d'inspiration amérindienne, et vous un culte à Nanabozo et Wakan Tanka le Grand Esprit. Ce choix détermine l'autre sujet majeur du livre : la culture amérindienne, son histoire, qui est celle de son génocide. Une lecture possible du roman serait donc : voilà une bande de jeunes gens qui jouent aux Indiens. Ils jouent jusqu'à ce que le jeu soit dangereux. Quoi qu'il en soit, dans chaque scène qui introduit un élément d'information sur les modes de vie et la spiritualité des Amérindiens, je veille, très respectueusement et même admirativement, à rester fidèle à ce que je sais de ces grands peuples sacrifiés par le rouleau compresseur de la modernité. En particulier, l'une des facettes essentielles de la spiritualité indienne est le lien à la fois sacré et ordinaire qu'ils entretenaient avec la nature. Que l'Occident triomphant ait brisé ce lien et l'ait taxé de sauvage, de païen, ou simplement de "dépassé", est une catastrophe globale dont nous n'avons pas fini de faire les frais - très cher. C'est chez

moi une conviction profonde, disons écologiste, qui, fatalement, affleure dans le roman.

La nature du roman est celle d'une comédie tragique, si cela n'est pas un oxymore. Le début de l'histoire est drôle, burlesque même, un peu absurde, puisque le personnage principal, le "gourou", est plein de fantaisie, de surprises. Le narrateur, par sa posture perpétuellement décalée et sa manière critique et heurtée de restituer le récit, ajoute à la légèreté, à l'excitation. Par la suite, l'humour restera présent mais teinté d'angoisse, de stress. L'affaire tourne mal. Un attentat est fomenté (et la boucle se boucle sur mon inspiration initiale), un des personnages principaux meurt. La fin de l'histoire est une débâcle.